

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48 Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nous ne saurions trop engager nos lectrices à fuir les séductions de tout genre que les vitrines des magasins nous offrent dans un arrangement si artistique. Tout concourt dans ces beaux bazars, à exciter la dépense; c'est, sous le prétexte de confortable, un coussin, une table, un écran que l'on achète, objets qui encombreront le salon sans y ajouter de l'élégance. Et puis tous ces produits japonais et chinois, jetés en profusion sur le marché parisien et dont on est friand, nous invitent, par leur prix modeste, à satisfaire une fantaisie. De comptoirs en comptoirs, de salons en salons, nous sommes ainsi de modiques sommes dont le total nous surprend et souvent nous chagrine.

J'ai une amie, femme charmante et sérieuse, mère de deux jolies fillettes, qui courait jadis à toutes les expositions des magasins, aux ventes de fin de saison et qui avait la manie des occasions. Ce qu'elle a acheté de coupons de soie, de velours, etc., etc., de rubans et de gaze, sous prétexte d'économie, est incalculable! Un beau jour comme j'étais auprès d'elle, je vis la femme de chambre apporter tout un stock de marchandises démodées. Revenue de son erreur, elle cherchait à utiliser ces occasions. A sa modiste elle demandait



3288

Amazoné en drap pain brûlé.
Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

timidement d'employer les rubans, les fleurs, les plumes et les gazes; à sa couturière d'utiliser les coupons; toutes deux, se sont prêtées de bonne grâce à cet arrangement, et depuis deux ans, la toilette de la mère et des fillettes n'a pas encore eu raison de tous ces achats d'occasion. Méfions-nous des occasions, c'est perfide pour la bourse.

Je sais qu'en ce moment, il y a des dépenses obligées, et qu'il est commode de se promener dans ces bazars, pour chercher des objets et y prendre des idées; mais soyons assez raisonnable pour n'y acheter que le nécessaire. D'ailleurs ces objets subissent, comme toute chose, l'influence de la mode. Achetons donc au fur et à mesure de nos besoins, c'est de la sagesse.

A cette époque la question des étrennes prime celle de la toilette; on est prête pour les diners et les réunions de famille; on ne pense pas encore aux costumes de bal.

D'abord dansera-t-on? telle est la question que se

posent les jeunes femmes et les jeunes filles. Un hiver sans sauterie est pour elles un printemps sans soleil, un été sans excursions et sans séjour à la mer.

On ne peut rien prévoir, mais je serais bien étonnée qu'on ne s'amusât pas un peu.

Quelles sont, en dehors du costume, les fantai-

sies nouvelles? C'est le manchon en plumes de coq, travail facile à faire, et fantaisie coquette que nous recommandons aux châtelaines et aux habitantes de la campagne, la basse-cour leur en fournira le principal élément. Recouvrez du velours tramé de la dimension d'un petit manchon, de plumes de coq maintenues par un point et rabattant l'une sur l'autre; disposez-les en bandes de cinq centimètres de largeur, en ayant soin de varier la plume pour chaque bande; une grosse ruche de dentelle à l'ouverture et, piquée d'un côté, la tête de coq avec sa collerette que l'on aura fait naturaliser. Les plumes du faisan seraient d'un bon effet, et leur diversité, leur chatoyement pourraient donner, selon la disposition, des effets charmants. C'est le collier de chien: un ruban, un velours très étroit passé dans une boucle en perles fines, en diamants ou simplement en or travaillé. C'est le gilet en chevreau; nous avons déjà parlé de celui en Suède, brodé au passé avec des perles assorties à la couleur, fantaisie ravissante portée avec une veste de velours sur n'importe quelle jupe. C'est la ceinture-corselet en velours avec une ceinture à longs et larges pans et à coques volumineuses tombant derrière. C'est le poul de tulle Malines léger et vaporeux, mêlé de plissés de dentelle, qui se pose à l'encolure. C'est le fin et mignon mouchoir de poche en batiste lin ou bleu azuré très pâle, entouré de deux petites bandes plates superposées, festonnées et brodées de paillettes; il y en a de roses, de mauve éteinte, au bord ondulé ou en écailles; feston et chiffre se font en coton assorti d'un ton soutenu.

Les personnes qui portent en déshabillé des coiffures ou bonnichons, trouveront toutes sortes de gentils chiffonnages en gaze unie et brodée, de formes étranges, mais séyantes à beaucoup de visages. Le bonnet paysanne avec son fond en soie de couleur et brochée, garni d'une haute Valenciennes tombant sur les cheveux, a un air rural tout à fait gracieux; un autre rappelle l'arrangement du madras béarnais, il se campe de côté, et les deux pointes chiffonnées ont un air provoquant d'un drôle d'effet; il doit fort bien aller à certains minois. Il y a des bonnichons plus

tranquilles faits de tulle pouffonné, avec un nœud et des cornes en étroit ruban de plusieurs couleurs; d'autres avec des barbes que l'on ramène sur le sommet de la tête, en genre laitière, et que l'on pique d'épingles à tête de perle. Pour terminer indiquons la barbe de dentelle noire que la femme de goût sait gracieusement chiffonner sur sa tête. CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE—CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Ces deux corsets, différents dans leur coupe, sont appréciés pour leur élégance et leur confortable. L'un et l'autre conviennent à tous les genres de taille. La pose des ressorts et des baleines allonge la taille aux personnes qui l'ont trop courte; à d'autres, elle diminue le développement trop prononcé, efface les hanches, amincit, et à toutes, donne une grâce aisée et séduisante. Nous avons dit que le corset Anne d'Autriche, d'abord réservé aux toilettes d'apparat, est aujourd'hui porté avec les toilettes de ville, par beaucoup de jeunes femmes. La ceinture Régente plaît autant, quoique plus mignonne dans ses proportions; elle dessine la taille à merveille.

TRICOTAGE DE TAPIS DE SMYRNE
Oriental Wood ou laine Orientale. MM. Dulac et Dontal, seuls dépositaires pour la France, 88, boulevard Sébastopol.

Cet ouvrage a grand succès et nous le comprenons. Depuis la jeune fille jusqu'à l'aïeule, toutes peuvent le faire; la facilité du travail, sa rapidité doivent plaire même à celles qui goûtent peu les ouvrages de fantaisie. Il a d'ailleurs pour lui l'utilité. Cette imitation parfaite du tapis de Smyrne est produite par une simple maille de tricot qui retient un brin de laine de la couleur du dessin que l'on veut reproduire. Cette suite serrée de brins de laine donne une épaisseur souvent plus prononcée que celle des vrais Smyrnes. On trouve chez tous les grands merciers de Paris et de province et dans les maisons d'ouvrages de dames, des boîtes qui contiennent: les aiguilles à tricoter, le moule pour couper les laines régulièrement à la longueur voulue, le coton à tricoter qui fait la trame, les laines coupées et le dessin à reproduire. N'est-ce pas un mince bagage pour un si beau résultat?

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219)

Amazone en drap pain brûlé. — Corsage à très courte basque arrondie; revers et col droit bordés de tresses. Boutons grelots à la manche fermée extérieurement. — Bottes molles. — Gants de Suède.

Costume breton en escot marine. — Jupe en escot coupée de quilles plissées et drapée d'une tunique relevée régulièrement des côtés, avec un poul assez volumineux. Veste avec plastron breton brodé, à l'encolure et dans le bas, d'une haute broderie en soie jaune et rouge; ce plastron s'agrafe sous le côté fuyant de la veste, laquelle est fermée par une agrafe artistique; revers à l'encolure. Col droit et parement de la manche brodés.

Costume de diner pour jeune fille, gaze blanche unie et pékinée en satin. — Sous-jupe en taffetas, dans le bas un ornement en gaze pékinée fendu en très larges créneaux sur un soufflet en gaze unie. A droite une draperie perdue sous un poul relevé d'une suite de plis; le côté opposé est couvert par une demi-tunique pékinée, dont le bord biaisé reçoit un revers. A gauche un relevé de larges plis. Corsage en gaze pékinée à très petit postillon et à pointe-gilet. L'échancrure en cœur est garnie d'un fichu orné de dentelle, dont un côté traverse la taille, en biais; l'extrémité pincée de plis s'arrête sous un chou en dentelle. A la manche, dentelle et draperie.



4499

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Corsettes de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Ceinture Régente et Corsets Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS, 12, r. Auber. Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Machines à coudre de H. VIGNERON, 10, B^{is} Sebastopol. Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4499

Costume en satin mousse et satin ottoman myrte et mousse.—Sous-jupe en taffetas myrte, au bas trois plissés en satin mousse. La robe en ottoman a les lés de derrière montés par des plis-tuyaux avec quelques plis serrés. Le corsage a une toute petite basque, et devant, une patte-ceinture en velours myrte enferme une draperie plissée en satin mousse, qui prend sous un revers en velours myrte. Les deux ont un petit mouvement biaisé qui les ramène à la taille, à gauche. Un très original tablier en satin mousse est, à gauche, plissé de plis plats qui s'ouvrent en éventail; à droite, il est relevé, dans le bas, par quatre plis remontants et profonds. Col droit et parement en velours myrte. Capote en velours myrte brodée de perles mousse : touffe de plumes dessus et dessous, dans la partie évasée de la passe. — Bas de soie. — Souliers mordorés.

Robe d'intérieur en velours corinthe, satin et broché. — La traine est en velours, tout le devant de la jupe en broché, de côté est une quille plissée en satin. La draperie-tablier en velours laisse voir, sur le côté, en façon de revers, la doublure de satin, et sur la partie supérieure une très courte draperie en velours vient rejoindre la traine avec laquelle elle semble ne faire qu'un. Corsage en velours broché avec la basque soutachée, des revers-gilet, un col en satin. La manche est coquillée de dentelle corinthe. — Bas de soie. — Souliers en satin.



3298

Costume de diner en gaze unie et pékinée. — Costume breton, pour jeune fille.
Modèles de madame Hubler, 10, place Vendôme.

LE PATIN

Le patin, même tel qu'il est en usage aujourd'hui, est une invention fort ancienne, inspirée par la nécessité plutôt que par le désir de s'amuser, et ayant pris naissance dans les contrées septentrionales de la Russie, en Islande, en Norwège, etc. De là, il passa en Hollande, où il conserva toute sa vogue mais où il est encore plus un objet de nécessité que de plaisir, et de Hollande en Angleterre, d'où nous l'avons tiré.

Il semble que ce soit en Écosse que la manœuvre du patin fut le plus tôt pratiquée et le plus en honneur au début; car vers le milieu du siècle dernier, Edimbourg fondait le premier cercle des patineurs dont l'histoire fasse mention.

« La Métropole Ecossaise, assure l'*Encyclopedia britannica*, a produit un plus grand nombre d'élé-

gants patineurs qu'aucun autre pays du monde, et l'institution d'un Skating-Club n'est pas pour peu de chose dans les progrès de ce divertissement. » Strutt, en faisant allusion aux progrès rapides de l'art de patiner et à la part qu'y eut certainement le Skating-Club d'Edimbourg, rapporte que sur la rivière Serpentine de Hyde-Park, convenablement gelée, il vit quatre gentlemen danser, — si l'on peut, dit-il, employer cette expression. — danser sur cette glace un double menuet, en patins, avec autant d'aisance et de calme, et peut-être plus d'élégance, que dans un salon; et d'autres encore, qui en tournant et entrelaçant leurs pieds avec adresse, dessinaient sur la glace et à la suite les unes des autres, toutes les lettres de l'alphabet.

CAUSERIE

Un Sermon et ses excuses.



L'ANNÉE va se clore assez tristement sur beaucoup de misères; peut-être mes lectrices me pardonneront-elles de rendre sérieuse la dernière causerie que j'aurai avec elles en 1884, avant de leur offrir mes vœux.

Le ciel est noir, la pluie ruisselle, les pauvres gens ont froid dans leurs mansardes, le besoin est pour nombre d'entre eux un mauvais conseiller. A l'heure des fêtes de Noël et du jour de l'an, ceux qui ont un peu de superflu feront bien de songer plus encore que de coutume à ceux qui n'ont pas le nécessaire.

Nous savons que notre Paris, tant calomnié est charitable, M. Pailleron nous l'a dit et prouvé dans son discours sur les prix de vertu auquel on a reproché d'être trop amusant, comme si ce n'était pas un double mérite de savoir faire pleurer et sourire à la fois, de montrer de l'esprit et du cœur tout ensemble! Oui ce Paris qui craint si fort le ridicule de la vertu, qui appelle la sensibilité, névrose, qui a réussi, en disant du mal de lui-même, à persuader aux étrangers qu'il était tout ce qu'il se vantait d'être, ce Paris, fanfaron d'insouciance et de légèreté, on le trouve toujours prêt en réalité à ouvrir son cœur et sa bourse.

Les riches, il est vrai, donnent relativement moins que certaines bonnes âmes ingénieuses à se priver pour secourir les autres. J'en connais une, dont le nom mériterait d'être ajouté aux noms déjà si nombreux des héros du prix Montyon, car on dirait volontiers d'elle ce qu'une pauvre ouvrière, son obligée, disait de madame d'Ouville, en des mots que la rhétorique chercherait vainement: « Ce n'est pas sa fortune qu'elle tire de son secrétaire pour faire l'aumône, c'est plus que tout au monde, c'est toute sa bonne personne... Elle vit tout entière dans le corps de ceux qu'elle oblige, sans avoir l'air de se douter du bien qu'elle fait, et de sa main on ne s'aperçoit pas qu'on reçoit la charité. »

Tout dernièrement, j'appris que cette excellente femme qui elle-même vit des leçons qu'elle donne, venait en aide à de jeunes professeurs sans emploi, tantôt s'imposant un surcroît de travail pour les nourrir, tantôt obtenant de la confiance de ses élèves qu'on lui permit de les substituer momentanément à elle.

Si mademoiselle *** convint avec moi de cette générosité, ce fut pour m'intéresser au sort de ses protégées et en général au sort de toutes les institutrices que la peur du choléra ou des agitations politiques le départ des étrangers en masse, l'habitude qui semble s'enraciner de plus en plus chez nous, de prolonger la vie de château en plein hiver pour émigrer ensuite vers le midi, laisse sans ressources sur le

pavé de notre capitale. Elles sont innombrables ces pauvres filles; l'instruction, en se répandant, enlève à l'armée des ouvrières, une légion de jeunes soldats ambitieux et bien doués qui s'élancent avec témérité à la poursuite de diplômes et qui, les possédant, ne trouvent plus moyen de les utiliser tant est grande la concurrence. En vain la création des collèges féminins ouvre-t-elle plusieurs débouchés, tous sont encombrés d'avance; on leur conseillerait bien l'émigration, mais une Française abandonne difficilement sa patrie, la plus belle, la plus attachante des patries, il faut en convenir, et puis on a contre elle presque partout des préjugés: on n'est jamais sûr qu'elle ait pris une bonne fois, à la façon de l'Anglaise, gaiment, résolument, son parti de rester vieille fille. Pour cette mauvaise raison ou pour une autre nos institutrices sont peu demandées au dehors. Faudra-t-il donc qu'elles meurent de faim au dedans?

Voilà des misères bien intéressantes, fièrement supportées, qui ne gémissent ni ne mendient. Peut-être serait-il juste de s'en occuper. C'est l'affaire des femmes du monde, qui en prenant celle-ci pour lectrice une heure ou deux par jour, celle-là pour promener de jeunes enfants, pour conduire les aînés au cours, pour tenir compagnie à des parents âgés ou bien en ajoutant au prix d'une leçon un repas offert avec délicatesse, accepté avec simplicité, empêcheraient peut-être la faim, l'horrible faim de se glisser dans plus d'un intérieur décent où l'on souffre en silence. Une des protégées de ma vieille amie avouait dernièrement, le sourire sur les lèvres, qu'en attendant le paiement de son travail, lequel n'arriverait qu'à la fin du mois, elle n'avait d'autre ordinaire depuis des semaines que quelques pommes de terre. Payer d'avance est déjà un bienfait.

Il m'est arrivé souvent de m'étonner que les Parisiennes riches pensent aussi peu à des petits moyens tout simples de faire le bien. Certes, elles ne refusent jamais pour une quête, pour une œuvre de charité quelconque, elles ne disent pas non au pauvre qui les sollicite dans la rue, mais elles ne vont pas assez chercher la gêne dignement voilée de ces personnes courageuses qui sauvent les apparences à tout prix comme il y en a tant dans leur entourage.

A Londres des associations discrètes et actives se forment à cet effet. On s'entend pour créer des occupations aux femmes instruites et pauvres; on leur fait dans son intérieur une place qui les élève et qui les sauve: le nom de *companion*, autrement cordial que celui de dame ou demoiselle de compagnie, car il veut dire compagne tout simplement, est donné à la jeune fille qui vient ne fut-ce qu'en passant, lire les journaux, les livres nouvellement parus, écrire sous la dictée de celle que, dans le sens le plus noble du

mot, elle peut appeler sa patronne. On y gagne, en faisant le bien, de consacrer à l'étude des choses sérieuses quelques heures de recueillement qui ne sont pas perdues. Ce genre de protection étendu de la femme riche à la femme pauvre, son égale par la culture intellectuelle, est presque aussi touchant que le sentiment maternel élargi auquel cèdent les dames anglaises lorsqu'elles portent elles-mêmes des étrences, jouets et bonbons, aux enfants des hôpitaux. Ceux-ci reçoivent également vers Pâques d'immenses corbeilles de primevères (*primroses*), cette parure de la campagne britannique, cueillies par des mains patriennes sur toute la surface du Royaume-Uni. Quelle adorable idée de faire entrer la gaieté des fêtes de famille chez les déshérités qui n'ont pas de famille, la splendeur parfumée du printemps chez des infirmes qui ne l'entreverraient même pas de leur lit de souffrance, à travers les vitres ! Voilà les semences exotiques du bien que nous voudrions voir germer dans notre pays d'où partent en retour tant de belles impulsions. Ce serait là une application salutaire de ce libre-échange qui, commercialement, a plus d'un mauvais côté ; que l'adaptation soit libre comme pour les œuvres littéraires qui se transforment quelque peu sous l'empreinte du génie français, en passant d'une langue étrangère dans la nôtre, nous n'y trouverons pas d'inconvénient.

L'essentiel est que la France, hospitalière et volontiers imitatrice, toujours ouverte aux formes cosmopolites du plaisir, fussent-elles scandaleuses et folles, s'assimile de préférence les coutumes louables de ses voisins.

Dans certains villages d'Alsace, cette partie déchirée de nous-même, les habitants les plus aisés s'entendaient autrefois pour élever un bon sujet dépourvu de ressources, jeune homme ou jeune fille, en adoptant la pratique suivante : le protégé de tous allait dîner alternativement chez chacun de ses bienfaiteurs et grâce à ce moyen qui ne ruinait personne, sa nourriture était assurée. Ajoutons avec le pasteur qui célébrait, à la fin du mois dernier dans l'église de l'Oratoire, en présence de tout ce que Paris compte de littérateurs et d'artistes distingués, l'union de deux familles d'origine alsacienne : « Le moyen de garder bien à nous, malgré la force et malgré la violence notre chère Alsace, c'est de l'emporter pour ainsi dire

partout où nous vivons, de perpétuer ici ou ailleurs ses vertus et ses usages. »

L'aumône n'est qu'une manifestation inférieure de la charité — la plus grossière si l'on nous permet d'employer cette épithète à l'égard d'une bonne œuvre recommandée, prescrite même par la religion et par notre cœur. Donnez assurément à ceux que les ans ou des infirmités cruelles mettent hors d'état de travailler, mais que cela ne vous empêche pas d'aider les plus valides et les plus jeunes à se suffire. La raison vous y engage autant que votre conscience même. Un peuple qui se suffit est un peuple qui se relève dans les circonstances où nous nous trouvons. Il y aurait une belle page d'économie sociale, politique et morale à écrire là dessus pour une plume qui en serait digne.

Et maintenant nous parlerons, si vous voulez, des nouvelles fantaisies qu'inaugurent cette année les confiseurs, sous prétexte de réceptacles à bonbons : mignonnes caisses d'emballage, sacs de marrons grignotés par un rat, sacs de raisins noir et vert, bourriches de gibier à plume, chinoiserie symboliques de la guerre du Tonkin, têtes de moutons en satin blanc-rosé, prêtes à être servies comme la tête de veau sur un plat, châtaignes monstres crevées au feu, noix colossales cassées par la dent de Gargantua, le tout en satin, — boîtes à cigares, kékis, chapeaux, manchons d'où s'échappe un mouchoir de dentelle, sans parler des innombrables variétés de sultans peints et brodés qui peuvent être de véritables objets d'art.

Noël multiplie aussi de plus en plus les forêts de sapins qui portent en guise de fruits les jouets à la mode et les Santa-Claus barbus plantant sous le faix des friandises dont déborde une hotte toute brillante de givre.

Il y a un véritable encombrement de merveilles dans les vitrines devant lesquelles s'arrêtent les enfants ravis et les femmes tentées. Ici les poupées adressent aux acheteurs leurs doux sourires, plus loin les diamants groupées en branches de fleurs dont les fées ont réglé la monture et d'autres bijoux, leurs rivaux par le bon goût sinon par le prix, scintillent jusqu'à éblouir les plus raisonnables...

De jolies étrences pour une jeune mère : le nom de sa fille en brillants. Quand le luxe prend ces allures sentimentales il est d'autant plus sûr de s'imposer.

T. B.

DIVONNE-LES-BAINS

L'Établissement hydrothérapique de Divonne-les-Bains est situé aux pieds du Jura, sur le versant qui fait face au lac de Genève et à la chaîne du Mont Blanc. Fondé en 1848, par le Dr Paul Vidart, il a pris un grand développement et attiré une clientèle considérable. Les quatre sources dont la nature l'a doté et dont une longue expérience a démontré les vertus thérapeutiques exceptionnelles ont beaucoup contribué à ce résultat ; quelle que soit la température extérieure, celle de ses eaux ne dépasse pas 5 degrés et demi. La source dite du *Cygne* contient de l'ozone et sa composition chimique en fait la plus légère à digérer qui soit au monde.

La mort du Dr Paul Vidart survenue en 1873 et certaines divisions dans la Direction qui lui succédait, allaient compromettre la fortune de ce magnifique établissement : Quelques-uns de ses habitués se sont alors entendus et ont constitué une société qui a pris possession le 3 novembre 1884. La plus grande préoccupation de la nouvelle Administration est de mériter le concours du monde médical, concours que les circonstances dont nous venons de parler avaient sensiblement amoindri depuis quelques années. Un établissement hydrothérapique entièrement neuf et pourvu des appareils les plus perfectionnés est déjà en voie de construction et sera ouvert le 1^{er} juin 1885.



Costume de diner en ottoman et dentelle (devant et dos).
MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

ramassé de plis sous le panier opposé et descendant de côté tout le long de la jupe; un chiffonné de dentelle perdu sous les lés de derrière qui sont plissés et tombent droits. Corsage en ottoman à petite pointe avec très courte basque s'arrêtant sur la hanche; un fichu en dentelle, dont un côté traverse la poitrine et se fixe, par un chou, au bord de la basque. Une ruche de dentelle à l'encolure; une autre au bas de la manche, arrêtée sous le coude. — Dans les cheveux épingles en écaille incrustées de diamants.

Bas de soie rose.

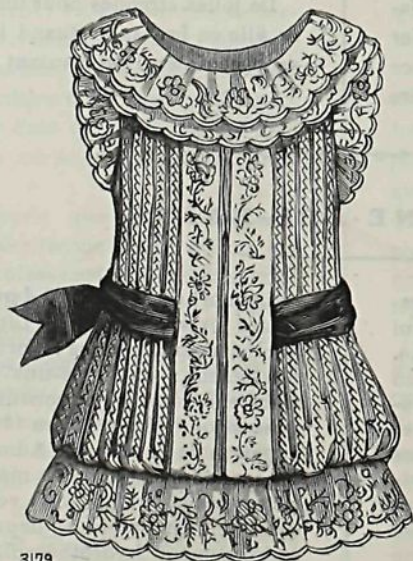
Souliers en satin grenat.

Gants en peau de Suède.

Robe en cachemire blanc pour enfant de deux ans.

Costume en ottoman glacé grenat, rose et feu, broché de boutons de roses.

Jupe en taffetas; au bas trois plissés en surah, le dernier presque couvert par les dents d'un tablier en dentelle monté au tour de taille, par des fronces. Sur la partie supérieure, des paniers en dentelle, légèrement croisés; celui de gauche



3179

Robe pour enfant de deux ans, de la maison Lecker et Gènevoy, 3, rue de Rohan.

La robe est plissée de plis creux, et sur chaque pli court un point anglais en cordonnet de soie blanc. Le milieu du devant reçoit deux bandes avec broderie belge. Cette robe est froncée au bord inférieur, et ce bord qui bouillonne, tombe sur un volant de cachemire brodé et festonné qui fait volant. A l'encolure, deux bandes superposées tombent en volant, une autre à l'entournure.

Une ceinture en surah rose prenant de chaque côté sous les bandes brodées, se noue de grosses coques. La robe de dessous, sur laquelle se pose la robe plissée est cintrée légèrement. Le dos de la robe est comme le devant, brodé d'un point anglais; il se boutonne par une sous-patte sur laquelle la robe rabat.

Costume en voile blanc et grenat et satin rose.

Jupe en taffetas couverte par quatre volants froncés et dentelés en voile grenat, séparés par trois plissés en satin rose. La tunique est en voile blanc, relevée très haut sur la hanche. Corsage en voile blanc plissé de plis creux, serré par une ceinture en ruban de satin rose, piquée d'un nœud. Collerette Colombine en voile blanc; à la manche une patte et un plissé-rabat de côté.

Bas de soie grenat.

Souliers en chevreau glacé.

Costume en voile crème brodé de fleurettes grenat et maïs.

Sous jupe en taffetas couverte d'un long bouillonné monté par des plis ronds, le bord inférieur arrêté sous un ruché de taffetas crème et grenat; celui-ci fait tête à un volant de vingt-cinq centimètres de haut orné de trois plis rabatus pris sur la hauteur; le premier dépassé par un plissé. Tunique pouffonnée avec une petite draperie-tablier, piquée à droite d'un flot de ruban grenat. Corsage à petite pointe avec des bouclettes en ruban autour; l'encolure légèrement décolletée, ornée de dentelle et d'un nœud-papillon sur l'épaule. A la manche demi-longue une draperie en dentelle et un nœud.

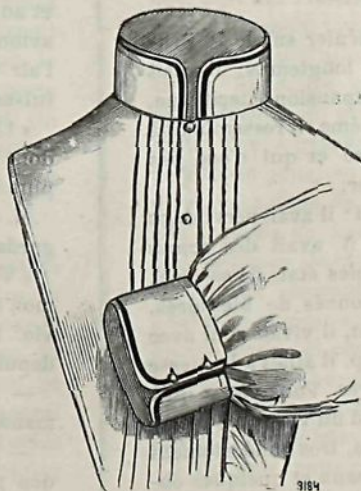
Bas de soie grenat. — Souliers mordorés.

Dans les cheveux, relevés à racine droite, deux épingles fleurs de lys en écaille.



Costumes de jeune fille.

MODÈLES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY



Col en toile avec bord de couleur.

Col et poignet en toile, les angles arrondis.

Le bord se détache sur un biais grenat, et celui-ci sur un bord blanc, les deux réunis au col par une fine piqure.

La guimpe en nanzouck est plissée de plis crevés.



LE VIEUX COMMANDANT

I



L était notre voisin, il était seul, fort avancé en âge et nous le voyions souvent. Il venait nous voir, il causait un peu avec ma mère; il jouait au tric-trac avec mon père et ne s'occupait pas des enfants, sauf à la nouvelle année. Nous recevions, de sa part, de beaux livres, des boîtes de fruits confits et des jouets, que nous apprécions à leur juste valeur : les beaux livres étaient mis en évidence sur les tables, les fruits croqués au plus vite et les ingénieux jouets désorganisés par les petites mains qui voulaient savoir ce qu'il y avait dedans. Plus tard, les étrennes changèrent de caractère, nous recevions encore des livres, des coffrets et des boîtes à ouvrage, et même des bijoux : un vieil ami pouvait offrir une épingle de cravate ou un bracelet aux enfants de son ami. Et pourtant, nous n'aimions guère l'auteur de ces dons aimables; son visage sévère et mélancolique nous effrayait un peu; sans le vouloir, il nous tenait fort à distance et nous ne faisons aucun effort pour nous rapprocher de lui. Il n'avait pas les allures d'un soldat des grandes guerres, il n'était ni brusque, ni grand parleur; il ne nous entretenait jamais de ses campagnes, ni de celui dont il avait suivi l'errante fortune depuis les sables de Syrie jusqu'aux rivages du Niémen; jamais, au grand jamais il n'aurait cité Béranger, ni répété les refrains belliqueux qui enchanteraient cette génération; il aimait pourtant les vers et je lui ai entendu déclamer un jour

Saint-Cloud, je t'aperçois.

les admirables vers de Joseph Chénier sur le 18 Brumaire. Il était rare qu'il parlât longtemps, il était rare qu'il se livrât à quelque expansion; taciturne, triste, il vivait renfermé en lui-même, il ressemblait à un homme qui porte une blessure et qui n'ose pas remuer, de peur de la faire saigner.

Nous savions peu de chose de lui : il avait servi dans la simple et solide infanterie; il avait des armes d'honneur, des croix et d'admirables états de service; sa tête et sa poitrine étaient sillonnées de blessures, voilà pour le passé; pour le présent, il vivait seul avec des domestiques, il lisait beaucoup, il allait à la messe et il donnait largement aux pauvres. Vous voyez qu'à part les cicatrices, il n'avait rien d'un vieux troupière.

Il habitait une maison ancienne, très modestement meublée, où seuls, quelques tableaux et quelques objets d'art rappelaient les goûts distingués du proprié-

taire. Une belle scribane d'écaille renfermait ses papiers, une belle horloge en vernis Martin sonnait les heures, un véritable miroir de Venise, très décoré, ornait la cheminée; on voyait par toute la maison, des gravures, chef-d'œuvres du burin, des tableaux et surtout des paysages, et dans la chambre où le commandant se tenait le plus, au-dessus de la scribane, il y avait un grand tableau, de ceux que les peintres appellent *Un effet de neige*, que je trouvais horriblement triste, quoiqu'il fût signé d'un nom célèbre.

Un soir, nous étions réunis dans ce même salon; le commandant Braquemont nous avait invités à souper, et, en attendant l'heure du repas, mon père parcourait un volume de Thiers, sur le *Consulat et l'Empire*, il en lisait des fragments. On en était à la campagne de Russie, si brillamment racontée par Ségur, si minutieusement étudiée par Thiers :

« Vous avez assisté à cette fatale retraite? dit mon père au commandant.

— Oui, en partie.

— Vous fûtes fait prisonnier après la Berezina?

— Oui, trois jours après.

— Vous avez été prisonnier en Russie, monsieur le commandant? demanda mon jeune frère, très curieux par nature, un vrai point d'interrogation. Est-ce que les Cosaques étaient bien méchants?

— D'abord, mon ami François, je n'étais pas avec des Cosaques, puis, ma captivité, si on peut l'appeler ainsi, a eu des caractères si particuliers que jamais je ne pourrai l'effacer de ma mémoire.

— Quoi? dites, monsieur le commandant. Qu'est-ce qu'ils vous ont fait? »

Le commandant nous regarda tous, il regarda aussi l'*Effet de Neige* : l'heure semblait propre aux récits et aux confidences; tout était calme et reposé, nous avions, je crois, tous, y compris ma mère, si sérieuse, l'air intéressé, pour ne pas dire curieux, et mon père lui-même finit par dire :

« Une fois n'est pas coutume, cher ami, contez-nous donc un peu votre campagne de Russie. Il ne reste plus beaucoup de témoins de cette époque.

M. de Braquemont passa la main sur son front et garda le silence pendant quelques minutes :

« Vous me demandez mon histoire, dit-il enfin, car mon séjour en Russie fut le point culminant de ma vie. Pourquoi ne vous la dirais-je pas à vous, qui, depuis quinze ans, êtes mes amis fidèles?

— Nous vous écouterons avec reconnaissance, commandant, dit ma mère.

— Eh bien! j'avais à vingt ans, une vocation décidée pour l'état militaire, et quoique ni moi, ni les miens ne fussions des séides de la République, je

partis sous ses drapeaux. C'était une inconséquence, mais le bruit militaire me grisait... je fis la campagne de l'Argonne, je fus blessé et je revins auprès de ma mère; qui voulut me détourner de ces combats, effroi de toutes les mères, je résistai et je repartis. Je combattis en Suisse et en Italie, je devins lieutenant en Egypte, je vis de près le Corse aux cheveux plats, je revins avec lui en France, et j'assistai à cette bousculade des Conseils d'où devait sortir un nouvel empire. J'étais connu du général Bonaparte; j'avais accompli, à ses côtés, ce qu'on nomme une action d'éclat, j'avais tué deux mamelucks et pris un drapeau, il m'avait félicité, mis à l'ordre du jour de l'armée, et pourtant il se défiait de moi, il sentait que je ne fléchirais pas le genou devant l'idole. J'avancai peu, tout en continuant à servir, et je vis sans jalousie mes anciens camarades comblés d'argent, de titres et de faveurs. Je n'ai rien à dire de ces interminables guerres, j'allai de campagne en campagne, de bataille en bataille, de ville en ville, et, à mesure que j'allais, l'enthousiasme déclinait et un insatiable besoin de repos et d'affection se faisait sentir dans mon âme. Elle avait soif et elle ne pouvait se désaltérer. Seule, de toute ma famille, ma mère existait encore: je n'avais pas créé de foyer, ce drapeau errant et qui ne représentait que l'ambition d'un seul, était mon foyer et mon asile... Je poursuivis cependant la carrière; j'entrai en Russie avec l'armée; j'augurai mal des présages qui nous assaillirent dès les premières journées; j'assistai à ces gigantesques batailles où le sang humain coulait par torrents; je vis Moscou en feu, je passai cette Bérézina où tant des nôtres périrent, et, affamé, transi de froid, raidi de fatigue, j'avancai sur la route funeste dont les cadavres marquaient les étapes. Le troisième jour, je me sentais plus mal que jamais, j'étais presque seul, il faisait nuit; quelques-uns avaient allumé des feux et se reposaient dans un sommeil qui devait être sans réveil; je m'approchai d'un de ces bivouacs et j'étendis mes mains au-dessus des flammes. Un grenadier me repoussa violemment, en me disant d'une voix sourde: « Quand on veut se chauffer, on apporte du bois. » Les autres approuvèrent: ces mourants étaient sans pitié.

» Je reculai; le cercle s'était reformé autour du feu, je m'éloignai, marchant toujours sur cette route que la lune éclairait; je vis à droite une lumière, et, poussé par un instinct de conservation qui dominait toute pensée et toute hésitation, j'allai: la lumière venait d'une maison basse, isolée au milieu des champs. Je m'approchai et osai frapper à la porte, cette porte ennemie d'où pouvait sortir la mort ou le salut. On ouvrit, je vis un homme âgé, deux femmes groupées derrière lui, et j'articulai avec peine quelques mots en allemand: l'homme me dit:

» — Entrez et ne craignez pas. »

» J'entrai dans une pièce très chaude, et je perdis presque connaissance, une des femmes me fit boire du thé, et puis revenu à moi, je me trouvai étendu sur le poêle et couvert d'une grosse pelisse de mouton. Je ne pus m'endormir; une fièvre ardente me brûlait, et pendant bien des jours et bien des nuits je demeurai malade au milieu de ces étrangers, de ces charitables Samaritains. J'avais des visions confuses: je voyais un visage de vieillard, aux longs cheveux blancs, qui se

penchait sur moi, une femme âgée aussi, me soulevait et me faisait boire, une très jeune fille me regardait... je n'ai conservé qu'un souvenir vague de cette longue et dangereuse maladie, mes hôtes me veillèrent avec la plus touchante sollicitude: je contractai une grande dette envers eux.

» Quand je fus rentré en possession de moi-même, j'appris qu'il s'était écoulé cinq semaines... mes hôtes ne savaient rien des destins de l'armée française: ils pensaient qu'elle avait péri tout entière et ils me cachaient soigneusement aux yeux des rares visiteurs qui venaient dans cette maison isolée. J'appris alors que le père Yvan Yvanoff, était un prêtre du rite grec qui desservait une très petite paroisse; il avait eu de nombreux enfants, une seule fille, Sophie, était demeurée avec lui, elle n'avait plus de mère, et sa tante l'avait élevée avec soin; cette tante qui était d'origine allemande, avait appris à Sophie sa langue maternelle, et le vieux pope lui avait enseigné le russe et même un peu de grec. Rien n'était plus calme que cet intérieur, ni plus inoffensif que le caractère de ces deux vieillards; ils n'avaient peut-être pas de grands élans vers Dieu, vers le bien, vers les nobles actions, mais ils étaient doux et profondément compatissants. Sophie était l'âme et la vie de la maison; elle était très belle et ne s'en doutait pas, et il y avait dans ses magnifiques yeux noirs une douceur pénétrante dont je sentis l'empire. Elle me servait, me soignait comme l'eût fait une sœur, avec une simplicité chaste, et je me sentais moins triste, moins malade lorsque je rencontrais ce regard compatissant; elle s'ingéniait à me consoler, elle m'apportait naïvement ses petits livres allemands et me montrait les beaux endroits et les belles histoires, elle jouait un peu d'une sorte de guitare très primitive et elle s'en accompagnait en me chantant des airs mélancoliques, plaintes d'esclave, soupirs d'un cœur opprimé; un jour, elle m'apporta une fleur qu'elle avait trouvée à l'abri d'un buisson... je la pris, je pensai aux violettes et aux primevères de France, et mes yeux se mouillèrent.

» — Je vous ai fait de la peine! s'écria-t-elle, oh! que je suis fâchée! Pardonnez-moi! »

» Que vous dirai-je, mes amis? je compris bientôt que Sophie m'aimait de toutes les forces de son cœur innocent; je n'avais guère aimé jusqu'alors, et l'attraction de cette tendresse soumise, ardente, passionnée, agit sur moi. J'oubliai les périls qui m'environnaient, j'oubliai tous les obstacles qui nous séparaient et je me laissai aller à l'aimer, je me laissai surtout aimer. Sa douce candeur, sa profonde confiance m'inspiraient un grand respect, j'étais fier d'avoir fait naître une si grande affection dans ce cœur ingénu et de jour en jour, en dépit de la raison, elle m'entraînait plus avant dans l'âme. Rien ne ressemblait moins à nos femmes de France, et peut-être l'aimé-je davantage à cause de cette différence; elle était ignorante du monde, ignorante de sa beauté, du pouvoir de ses charmes, comme on disait en ce temps-là, elle était à demi barbare, et elle me plaisait plus que les femmes brillantes, les beautés exquises que j'avais vues à la Malmaison et aux Tuileries. Je ne réfléchissais pas à l'avenir, je me laissais vivre.

» Un jour, nous étions seuls; elle cousait près de la fenêtre étroite et un rayon de soleil se posait sur les

nattes de ses cheveux bruns; sa tante allait et venait, occupée des travaux du ménage; moi, je réfléchissais: Yvan Yvanoff m'avait dit le matin les nouvelles qu'il tenait d'un voyageur avec lequel il avait bu un verre d'eau-de-vie: la guerre recommençait, tous les États de l'Europe étaient coalisés contre la France, et l'on disait que l'Empereur allait jouer sa dernière partie. La patrie était en danger, et j'étais prisonnier à huit cents lieues, pendant que mes compagnons d'armes se battraient et mouraient. Que faire? comment les rejoindre? comment la quitter?

» Elle leva la tête et me regarda avec une sorte d'inquiétude:

» — Vous semblez triste, à quoi pensez-vous? je suis triste aussi quand votre visage s'obscurcit.

» — Chère enfant, je pense à mon pays.

» — Vous voudriez y retourner? dit-elle avec angoisse.

» — Je ne sais pas ce que je voudrais.

» — Vous nous quitteriez! Vous ne reviendriez jamais! jamais!

» Des sanglots soulevèrent sa poitrine.

» — O mon Dieu! ô sainte Vierge! répétait-elle, que va-t-il arriver! Pourquoi avez-vous permis qu'il vint ici, dans cette nuit d'hiver!

» J'allai vers elle: une douleur inexprimable se peignait sur ce visage d'ange et d'enfant.

» — Sophie! lui dis-je, vous m'aimez donc!

» Elle me regarda avec ses yeux mouillés:

» — Est-ce aimer que de sentir que votre départ sera ma mort?

» — Chérie! lui dis-je, et moi aussi je vous aime; je n'ai qu'un désir, c'est de ne jamais vous quitter.

» Je voulus la serrer dans mes bras: elle recula avec une espèce d'effroi.

» — Pour rester ensemble et ne pas offenser Dieu, dit-elle, il faut nous marier.

» J'étais dans un moment de passion, où le jugement n'agit plus: je ne voyais que Sophie si belle et si touchante:

» — Je ne demande pas mieux! m'écriai-je.

» — Vous le voulez bien? me dit-elle avec une confiance d'enfant; venez alors auprès de mon père...

» Elle me conduisit en me tenant par la main dans le cabinet du pope; il passait là sa vie avec sa pipe et quelques livres; sa fille alla vers lui et s'inclinant jusqu'à terre, elle lui dit:

» — Père, nous voulons nous marier et nous demandons ta bénédiction.

» Il nous regarda très surpris et me dit:

» — Est-ce vrai?

» — Oui, dis-je, je désire épouser Sophie, si vous voulez me la donner.

» Il réfléchit un peu, releva sa fille qui lui baisa les mains, et il lui dit:

» — Va, je vais parler à notre hôte.

» Quand nous fûmes seuls:

» — Elle vous aime, dit-il, pauvre petite fille! Vous voulez l'épouser et la bien traiter?

» — Oui, père.

» — Je suis vieux, je suis pauvre, je suis heureux de voir ma petite colombe sous la protection d'un brave homme; l'aimerez-vous constamment et l'emmèneriez-vous dans votre pays?

» — Je vous le jure! lui dis-je. Je ne l'abandonnerai jamais.

» — Puisque Dieu le veut ainsi, je vous marierai!

» Et nous fûmes unis.

» Je fus heureux, heureux surtout de l'inénarrable félicité de Sophie. Aucune arrière-pensée n'obscurcissait cette joie pure, fraîche comme la clarté de l'aube; elle me voyait à ses côtés pour jamais et ne prévoyait rien au-delà du cercle étroit où notre bonheur était muré. Je pensais, moi, souvent à la France et à ma mère qui me croyait perdu sans retour, et ces images, que ma passion pour Sophie avait bannies de mon âme, y revinrent avec l'intensité d'un remords. Bientôt (vous voyez que je me confesse tout haut) je ne songai plus qu'à retourner au pays et à revoir ma maison maternelle; ces idées me poursuivaient partout. Des idées, j'en vins aux projets, et je n'étais marié que depuis quatre mois, lorsque n'y pouvant plus résister, je partis... je n'y puis penser sans douleur, je partis en laissant à Sophie une lettre, dans laquelle je l'assurais d'une affection inaltérable et du désir que j'éprouvais de la revoir le plus tôt possible. Ceci était vrai.

» Je ne vous raconterai pas mon Odyssée, j'arrivai après de grandes fatigues et de plus grands dangers, jusqu'en France... quelques jours après, je revoyais ma mère. Je vous dirai demain le reste...

II

» Ma mère me reçut avec une joie qui ne s'effacera jamais de ma mémoire: elle se comparait elle-même à la veuve de Naïm, dont l'enfant revient à la vie, sous le regard de Jésus-Christ.

» — J'ai tant prié Dieu! disait-elle, et il m'a entendue!

» — Oui, ma mère, et il a inspiré de pauvres Russes, ils m'ont accueilli, ils m'ont soigné; je leur dois la vie.

» — Que Dieu daigne les bénir! conte-moi cela!

» Je racontai tout, jusqu'à mon mariage inclus. Ma mère m'écoutait avec amour, mais à mesure que j'avais, son visage devenait plus grave. Elle me demanda enfin:

» — Tu as donc épousé cette jeune fille?

» — Oui, ma mère. De bonne foi: je l'aimais et je l'aime.

» — D'après les lois de son pays?

» — Oui.

» — Et elle t'aime.

» — Oui, extrêmement, je puis le dire sans fatuité.

» — Eh bien! mon fils, puisqu'il en est ainsi, je vais écrire à ta femme, tu joindras quelques mots à ma lettre, nous l'inviterons à venir ici, et nous célébrerons ton mariage d'après les lois françaises. Il ne faut pas que Sophie puisse croire que tu l'as trompée.

» — Vous m'ôtez un poids de dessus la poitrine, mère, dis-je, en l'embrassant.

» — Cette enfant n'est pas la femme que je t'aurais choisie, mais elle t'aime, elle est ta compagne, je la chérirai tendrement.

» — Je savais que ma mère tiendrait sa promesse.

La lettre partit (j'ai su depuis que ni elle ni l'argent qui l'accompagnait, ne parvinrent jamais à Yvan Yvanoff) je réglai ma situation avec le gouvernement nouveau qui avait succédé à l'Empire, et deux mois s'étaient écoulés comme une heure depuis mon retour : le passé se couvrait de nuages, il me semblait que je n'avais pas quitté la France, ni le nid paternel aux bords riants de la Loire; la guerre, la Russie, les feux du bivouac, la maison du pope, le visage enchanteur de Sophie me faisaient l'effet d'un rêve, je m'éveillai tout à coup. Le jardinier vint vers moi et me dit :

» — M. le commandant, il y a une personne en bas qui veut vous parler.

» — Je viens. »

» Et j'allai. J'ouvris la porte du parloir où ma mère recevait les pauvres, et je vis, je la vois encore! Sophie... elle était couverte d'un manteau de voyage qui cachait ses vêtements étrangers : en me voyant, elle s'élança, se jeta à genoux et me dit :

» — Frédéric! ton pays sera mon pays, ton Dieu sera mon Dieu... je suis venue sans tes ordres, je ne pouvais plus vivre... pardonne-moi! »

» Si je lui pardonnai ! je la relevai, je la serrai mille et mille fois dans mes bras... ma femme ! ma Sophie ! mes rêves étaient bien une réalité, et j'étais heureux de la ressaisir. Ma mère accourut; Sophie, intimidée, se mit encore à genoux, et elle sentit descendre sur son front la bénédiction et le baiser maternels. Ma mère s'empara d'elle : elle la fit reposer, manger, elle l'habilla à la française; et enfin, Sophie put me dire son long et périlleux voyage. Son père l'avait approuvée et bénie, sa tante lui avait donné quelques pièces d'or, tout ce qu'elle possédait, elle avait voyagé quelquefois à pied, plus souvent en voiture, elle avait couru bien des dangers, et arrivée en France, mille difficultés avaient entravé sa route. A l'aide de son allemand et d'un peu de français que je lui avais ap-

pris, elle avait pu gagner Paris, et là, elle avait vendu le seul bijou qu'elle possédait, une agrafe d'or, et elle avait payé sa place dans la voiture publique de Tours. De Tours, elle était venue à pied jusqu'à notre village. Elle était maigrie, épuisée, mais belle, aimante, touchante. Je la reprenais avec joie. Ma mère la traita en fille, et pressa les démarches pour faire régulariser notre mariage; je la reçus une seconde fois de ses mains.

» Nous eûmes des années de paradis dans cette maison tranquille, dans ce beau pays; ma mère s'occupait de mon Eve et la forma à son image; Sophie avait la docilité et la souplesse des races slaves, elle apprit facilement ce que ma mère lui enseigna; elle prit, à son exemple, le ton et les manières de la bonne compagnie, mais surtout, elle apprit dans cette intimité du foyer, la religion et les bonnes œuvres. Elle quitta le schisme, elle devint catholique : n'avait-elle pas dit avec Ruth? *Ton Dieu sera mon Dieu?* elle m'entraîna à sa suite, avec elle, dans la voie de la charité... pourquoi m'a-t-elle quitté? pourquoi suis-je seul? il me semble que, d'une autre vie, elle me tend les bras... Elle resta six ans avec moi, elle me donna trois enfants... eux aussi m'ont précédé... vous connaissez leurs descendants... Après une longue maladie, ma pauvre femme s'éteignit, sa tête sur ma poitrine... il y a près d'un demi-siècle, et je ne suis pas consolé. Voilà mon histoire, et voici les portraits de ma mère et de Sophie. »

Il nous montra deux portraits en miniature, l'un, d'une femme âgée qui ressemblait au commandant, l'autre, une figure idéale de beauté et de charme... nous les avons regardés avec respect, et nous avons compris la tristesse habituelle de cette âme laissée en exil.

M. BOURDON.

DEVINETTE

CHARADE

Commun entre tous les poissons,
Mon premier est des plus féconds;
Il offre de grandes ressources
Aux pays septentrionaux;
Et même aux méridionaux,
Il convient aux petites bourses.
— Depuis près de dix-neuf cents ans,

Ma seconde moitié parmi nous est chrétienne,
Et le sera, quoi qu'il advienne,
Toujours jusqu'à la fin des temps.
— Mon entier se trouve à la halle :
Son allure est assez brutale;
Mais souvent sous ce mauvais ton
Se cache un cœur sensible et bon.

Explication du Logogriphe du 13 Décembre : *Auteuil*, dont, en ajoutant une lettre, on fait *fauteuil*, où l'on trouve : *faule*, *Leu* (saint), *tuile*, *fuite*, *flûte*, *fil*, *utile*, *feu*, *lieu*.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4499, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage et tunique, toilette de mariée, page 1 (Album de Novembre).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4497). — Robe d'enfant (gravure n° 4497).



8331

Hausse-col en nickel avec appliques vieil argent en relief. Prix, 6 fr. 50 c.

Broche artistique avec trois têtes dorées et bronzées se détachant sur un fond noir. L'entourage se compose d'ornements interrompus par des médailles genre ancien. Prix, 13 fr. 50 c.

Broche fleurs en métal vieil argent, ciselées en relief; au milieu se détache un papillon en or rouge ciselé. Prix, 9 fr. 50 c.



Hausse-col moyen âge en métal repéré ciselé; au milieu un écusson représentant un tournoi. Prix, 12 fr.

Hausse-col Renaissance en métal fin vieil argent, entièrement repéré; fleurs et ornements en relief, très artistement travaillés. Prix, 15 fr.

Bracelet en métal vieil argent. Un écusson représente Jeanne d'Arc tenant un glaive et un bouclier fleurdelisé. Des fleurs de lys héraldiques forment, avec des rinceaux, un fort joli encadrement. Un tombant avec fleur de lys part d'un ornement placé au bas de l'écusson et qui fait partie de l'ornementation.



3330

BIJOUX POUR ÉTRENNES

de la

MAISON SENET

35, rue du Quatre-Septembre, 35.

Mettre le prix en un mandat de poste dans la lettre de commande, avec 50 centimes en plus pour le port. On reçoit *franco*, quand le montant atteint 20 fr., et à partir de 25 fr., contre remboursement et *franco*.